L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureaux : 323 rue du Carondelet, coin Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 20 novembre 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	58	13
Midi.....	68	18
3 P. M.....	70	19
6 P. M.....	68	18

Les articles du traité marocain.

On trouvera plus loin le texte d'un des deux traités relatifs au Maroc et au Congo. Le premier, en raison de sa nature, demande à être examiné de plus près encore que le second, dit le "Temps". Des cessions de territoires sont choses simples qu'une carte précise mieux que toute rédaction. Au contraire, l'organisation du régime nouveau qui doit être institué dans l'empire chérifien dépendra directement de la précision des clauses qui la déterminent.

Le français fut autrefois la langue diplomatique, non seulement à cause de son extension, mais aussi à cause de ses qualités propres de clarté analytique. Bien des fois, il a été constaté que les récents traités rédigés en la langue française n'avaient point la belle lucidité des protocoles d'autrefois. Le traité franco-allemand n'est pas pour modifier ce sentiment. Il est d'une lecture laborieuse et rocailleuse, surchargé d'incidentes et d'abstractions. Dira-t-on que c'est parce qu'une partie de son texte est d'origine allemande ? Peut-être. Mais alors il est fâcheux que les diplomates étrangers se servent de cette langue sans la posséder, ou que les diplomates français soient incapables, faute d'une connaissance suffisante des langues étrangères, de trouver un équivalent exact et vraiment français aux germanismes suggérés par leurs interlocuteurs.

Si l'on vient au fond, on doit reconnaître que la tâche des négociateurs était délicate. Au lieu de construire sur table rase, il leur fallait faire du vieux neuf. Ils étaient obligés de mettre sur pied un traité à peu près sans précédent, où la France et l'Allemagne stipulaient au sujet d'un tiers, et d'un tiers vis-à-vis duquel dix autres contractants pouvaient invoquer des droits antérieurs. L'histoire diplomatique n'offre point d'exemple absolument identique. Tout au plus peut-on rappeler le traité de Constantinople du 24 mai 1881 par lequel les signataires—France, Allemagne, Autriche, Angleterre, Italie, Russie, d'une part, Turquie d'autre part—disposèrent que la convention conclue entre eux serait immédiatement suivie d'une convention turco-grecque contenant les mêmes dispositions. Encore faut il noter que dans ce cas l'un des deux signataires du second traité, sinon tous les deux, avait signé le premier. Aujourd'hui la France et l'Allemagne agissent en fait comme si d'une part un traité de protectorat était déjà conclu entre la France et le Maroc, comme si d'autre part les signataires de l'acte d'Algésiras avaient accepté la substitution de ce régime de 1906. Et néanmoins, par plusieurs articles, elles se réfèrent aux dispositions de l'acte d'Algésiras, qui se trouve ainsi maintenu partiellement. Rarement imbroglio diplomatique fut plus touffu et plus compliqué. Il faut le reconnaître à la décharge des rédacteurs.

Les Anneaux de Saturne.

La constitution des anneaux de Saturne a été jusqu'ici un problème. En tient-on enfin, la solution ?

Des physiciens ont soutenu que les fameux anneaux n'existaient pas, en réalité, et qu'ils n'étaient qu'un phénomène d'illumination électro magnétique. On leur a fait justement observer qu'en ce cas, on n'apercevrait pas leur ombre se projeter sur la planète elle-même.

Un astronome, M. Birkeland, que cette question passionne, a tout d'abord soutenu que les anneaux en question ne sont pas des cercles solides et compacts, car les lois de la mécanique démontrent que leur stabilité ne serait pas possible ; d'autre part, l'absence de réfraction atteste qu'ils ne sont pas gazeux, bien que le globe planétaire ait été aperçu au travers. L'hypothèse la plus vraisemblable, est donc qu'il y a là un nombre prodigieux de corps distincts, tournant autour du satellite, comme d'infimes satellites avec des vitesses différentes.....

Si, réellement, les choses se passent ainsi là-bas, et là-bas est bien l'expression qui convient, car le monde qui porte le nom du père de Jupiter est situé à près de trois cents millions de lieues de la Terre, il faut avouer que ce doit être un magnifique et grandiose spectacle que celui de toutes ces lunes minuscules tournant autour de la planète mère et dardant sur elle leurs faisceaux de lumière réfléchie.

Ils ne doivent pas s'ennuyer, les Saturniens.... s'ils existent !....

Echos d'outre-mer

Nous lisons dans le "Gaulois" :

Les Parisiens qui aiment le théâtre—et ils sont légion—apprendront avec une réelle tristesse que Cooper, l'aimable et gai comédien qui nous charmait dans ces rôles si divers tenus avec tant de finesse et d'esprit, que Cooper, l'artiste au talent délicat, primesautier, l'interprète choyé du public, le créateur de "Mam'zelle Nitouche" et de tant d'autres succès au théâtre, est dans une situation très difficile, hélas ! et même fort précaire.

Notre excellent confrère "Le Figaro" a le premier annoncé cette triste nouvelle et a demandé qu'on vienne en aide à l'infortuné comédien, pour lequel il a déjà recueilli deux mille francs.

Oui, Cooper est très malheureux, et nous nous associons à l'œuvre de notre confrère, en demandant à tous ceux qui ont fait fête au "petit Cooper," comme disait Meilhac, de remplacer les applaudissements qu'ils ne peuvent plus lui prodiguer par une généreuse offrande en l'adressant au "Figaro."

Après avoir obtenu un succès mondain considérable à Paris, les courses de lévriers commencent à passionner la province.

Le Club français du Lévrier a décidé de donner, à Nimes, une série de courses pendant la saison 1911-1912. Ces courses sont réservées aux greyhounds, (lévriers anglais), aux sloughis (lévriers arabes), aux barzois (lévriers russes) et aux deerhounds (lévriers écossais).

Un essai qui, d'ailleurs, fut malheureux, avait déjà été tenté sous le second Empire.

C'était à Compiègne. Le comte Lambert avait imaginé, pour montrer la vitesse de deux lévriers d'Ecosse récemment donnés à l'Empereur, de faire apporter dans un sac des lapins vivants. Le premier lapin lâché fut happé en une seconde ; il en fut de même du second, qui se mit à pousser des cris de détresse déchirants.

—C'est affreux, c'est trop cruel ! se mit à dire l'Impératrice, qui renvoya les chiens et fit remettre les lapins en liberté.

LETTRES DE JEUNES FILLES.

La "Correspondance" de George Sand occupe déjà une dizaine de volumes ; mais les lettres inédites que publie la "Revue de Paris" offrent un intérêt tout nouveau, car ce sont des lettres de jeunesse, écrites en 1820 à une camarade de couvent. Elles sont d'une vivacité et d'un tempérament qui montrent déjà dans la petite Aurore Dupin la future George Sand. La jeune fille raconte à son amie de Wismes "ses folies" de Nohant qui consistent à casser tout, faire enrager les chiens, monter à cheval, chasser et s'habiller en homme. Elle se promène avec un Hippolyte, brillant élève de Saumur, et un M. de Lacoux, homme "precious" à la campagne. "Un matin, nous étions partis. M. de Lacoux, qui remplit le rôle de notre père, avait pris une belle chabraque d'un rouge éclatant ; Hippolyte, avec son uniforme de hussard et son bonnet sur l'oreille ; moi, coiffée d'un chapeau d'homme pour tenir mes cheveux. Dans ce bizarre équipage, nous trottions sur nos palefrois, quand un des spirituels habitants du Berry nous fit l'honneur de nous prendre pour ces charlatans qui, avec des espèces d'uniformes, d'habits rouges galonnés, bigarrés, parcourent la province, vendant des herbes, du vulnéraire, etc. Un de nos aimables Berrichons accourut donc naïvement, s'efforçant, d'une voix enrouée, de de se faire entendre d'Hippolyte qui, s'étant arrêté pour savoir ce qu'il demandait, reçut de cet homme l'étrange proposition, "au cas qu'il eût sur lui ses outils," de visiter sa bouche, de lui arracher une dent qui le faisait beaucoup souffrir, etc. Juge quelle peine nous eûmes à ne pas lui rire au nez ! Enfin, Hyppolyte gardant son sang-froid à merveille, et soutenant la gravité du personnage qu'il représentait aux yeux du paysan, lui indiqua une auberge de La Châtre, petite ville à une lieue d'ici, dans laquelle auberge vont débarquer tous les histrions et comédiens ambulants : le bonhomme l'en crut sur parole et, lui ayant fait promettre de le recevoir le soir même à la ville et de le guérir, se retira enchanté d'une si heureuse recontre et nous laissant rire aux éclats en continuant notre route."

"La Juive" et "Les Cloches de Corneville" dimanche dernier à l'Opéra.

Les deux représentations données dimanche dernier au théâtre de l'Opéra ont été très réussies, *La Juive*, le jour, *Les Cloches de Corneville*, le soir ; mais il est regrettable qu'à la porte la recette d'une des représentations ait sonné creux, celle justement des Cloches.

La Juive a été chantée devant une salle fort bien garnie, et les artistes qui, dans l'opéra d'Halevy, avaient fait leur début le mardi précédent, ont confirmé l'excellente impression qu'ils avaient créée. M. Granier dans le rôle d'*Eléazar*, Mlle Beaumont, dans celui de *Rachel*, Mme Lavarenne dans celui de la Princesse *Eudoxie* et M. Ariel, dans celui de *Léopold*. Tous étaient maîtres d'eux-mêmes, en parfaite possession de leurs moyens. Nous croyons l'avoir dit : dans la troupe nouvelle, il y a de fort bons éléments, des sujets qui lorsqu'ils seront mieux faits les uns aux autres, nous donneront un ensemble qui vaudra à notre scène française une campagne brillante.

M. JORDANIS.

Espérons que les temps ne sont pas changés au point de nous faire abandonner l'espoir de voir les représentations du dimanche soir suivies avec continuité et empressement.

La salle, dimanche soir, n'était pas bien pleine comme nous l'eussions désiré, c'est vrai ; mais nous ne voulons pas en attribuer la raison à l'indifférence, ce serait déplorable.

On a peut-être abusé de l'opérette au détriment de l'art vrai. Les réussites relativement faciles ont tenté nombre de jeunes compositeurs ; ont fait dévoyer leur talent et les ont fait s'orienter vers les petites scènes alors qu'ils auraient pu se frayer une voie plus large. Néanmoins il ne faut pas bannir du théâtre un genre qui a bien son prix, ce serait pousser trop loin l'austérité, ce serait même arriver à la pose.

Il n'est pas déplaisant d'entendre parfois sonner galoubet et tambourin à la suite de grandes œuvres.

Les Cloches de Corneville qui ouvraient la série des représentations du dimanche soir, n'ont pas perdu leur fraîcheur. Si on y découvre de ci de là quelques longueurs, les jolies pages y abondent cependant.

Mlle Cortez dans le rôle de *Serpolette* a été charmante. Elle semble ne mettre aucune prétention dans son chant, dans son jeu, et pourtant chant et jeu intéressent par le coloris, par l'esprit, par l'accent.

Mlle SYLVESTRE.

Ce coloris est invariablement pimpant, attrayant, sans recourir à une ornementation hors de lieu qui sonnerait comme un solécisme dans l'opérette.

Mlle Sylvestre, que nous avons entendue, pour la première fois dans *Lakmé*, n'a laissé dans l'ombre, dimanche, aucun des traits du rôle de *Germaine*. Son chant et son jeu n'ont pas manqué de finesse, et sa personne, disons-le, n'en manque pas.

Manette avait pour interprète Mlle Mehl, un beau brin de fille, qui a tiré un excellent parti du rôle.

La rentrée de M. Jordanis a été saluée par des manifestations les plus flatteuses. M. Jordanis nous est revenu ce qu'il était l'année dernière, un comédien de talent. On trouve en lui de la chaleur, de la sensibilité, de l'énergie et pas ce maniérisme, cette afféterie qui déplaisent toujours à un parterre intelligent.

M. Montano a fait un *Marquis* plein de dignité. L'intelligence scénique est en lui à un haut degré. Il compose son personnage et quand l'ensemble en est arrêté, il en fait ressortir les côtés saillants. Cette composition telle qu'il l'entend ne manque assurément pas de valeur.

M. ARIEL.

Le *Gernicheux* de M. Ariel est peut-être le meilleur que nous ayons connu. M. Ariel est excellent chanteur : il dit avec un goût parfait, un art suprême romance, ariette et couplets.

Dans l'ouvrage de Planquette les personnages mêlés à l'action sont nombreux, tous ont eu de bons interprètes qui ont contribué au succès de l'exécution.

Si le parterre qui a fait excellent accueil aux *Cloches de Corneville* n'était pas nombreux, il était du moins *select* et appréciateur ; il a goûté cette partition qui fut l'affirmation d'un talent charmant, éminemment français ; partition où les motifs sont venus à l'auteur en abondance, chacun d'eux ayant un cachet qui lui est propre. Cette fécondité se maintient dans chaque acte, et sans qu'il y ait jamais disparate, l'opérette s'y croise avec l'opéra-comique.

Hamlet nous est promis pour ce soir avec un personnel d'élite. L'ouvrage d'Ambroise Thomas est peu connu à la Nouvelle-Orléans ; il y a bien des années qu'il n'y a été donné, et cela à cause de la difficulté de lui trouver des interprètes. M. Layolle et M. Bertin l'ont monté avec les soins les plus minutieux.

Le rôle d'*Hamlet* sera confié à M. Closset qui possède une grande voix de baryton, mais que notre public n'a pas encore entendue.

Mlle Korsoff sera *Ophélie*, Mlle Clarel, contralto, la *Reine* et MM. Silvestre, Beckmans et Ariel seront *Claudius*, Le *Spectre* et *Laërte*. Un ballet, "La fête du Printemps", réglé par M. d'Alessandri, sera dansé par tout le corps de ballet, et M. Kochs dirigera l'orchestre.

Mlle MELH.

Jeudi, *Faust*, avec MM. Conrad, Closset et Silvestre, remplaçant MM. Bruzzi, Montano et Cortez, qui ont chanté à la première représentation.

Nous remercions M. Henri Jamsin, chef d'orchestre d'opérette, du mot courtois qu'il nous a fait tenir.

ORPHEUM.

Les deux premières représentations du nouveau programme de l'Orpheum ont eu lieu hier, en matinée et le soir, devant une salle très bien garnie et le succès a été complet.

Il est certain que la salle du populaire théâtre de la rue St Charles ne désemplira pas de toute la semaine.

Ce programme, aussi complet qu'intéressant, comprend comme numéro principal la troupe de Robert Webb qui interprète une jolie opérette en un acte "A Night in a Turkish Bath".

"Corralled", une comédie due à la plume de Robert H. Davis, a été enlevée avec brio par la troupe Miller.

Citons encore "The Golden Troubadours" qui ont été très applaudis, les musiciens Burnham et Greenwood, les chanteurs et danseurs Clark et Bergman, le chanteur Fred Hanvill etc.

TULANE.

La nouvelle comédie de M. Geo. M. Cohan "Get Rich Quick Wallingford" a dès sa première représentation, dimanche soir au Tulane obtenu un succès complet.

La troupe qui interprète cette pièce sous la direction de l'auteur lui même, est une des meilleures que l'on ait entendu à la Nouvelle Orléans de longtemps. Aussi le public n'a-t-il pas ménagé ses marques d'appréciation aux artistes, entre autres à M. John Webster et à Mlle Ethel Hunt qui tiennent avec talent et distinction les deux principaux rôles.

Cette comédie attirera sans doute toute la semaine une nombreux public au Tulane.

Matinée mercredi.

CRESCENT.

"The Goose Girl" a fait salle comble dès la première représentation dimanche soir, et il en a été à peu près de même hier.

La pièce est très intéressante et les principaux rôles sont brillamment tenus par des artistes de réelle valeur au nombre desquels il convient de citer Mmes Virginia Ackerman, Marie Van Florence, I. Nelson, MM. Brian Daley, Albert Veazie, James H. Lewis et autres.

"The Goose Girl" est une comédie dramatique, tirée du roman du même nom, par M. Geo. D. Baker.

Cette pièce restera à l'affiche toute la semaine et sera jouée en matinée mardi, jeudi et samedi.

La dépopulation de la France

Paris, [illegible] novembre — L'attention publique vient de nouveau d'être attirée sur la question de la dépopulation en France par la publication de statistiques officielles couvrant les six premiers mois de 1911 et démontrant un excédant de [illegible] décès sur les naissances.

Ces chiffres sont d'autant plus décourageants que dans la période correspondante de 1910, on avait constaté une augmentation assez considérable de naissances, et que l'on espérait que cet accroissement se maintiendrait.

Les chiffres pour la période de janvier à juin 1911 sont les suivants : Population 39.252.245 ; mariages 152.831 ; divorces [illegible] 374 ; naissances 385.999 ; décès 404.278.

Russie et Perse.

St-Pétersbourg, 20 novembre — Le gouvernement russe a accordé un dernier délai à la Perse, jusqu'à mardi, pour présenter des excuses au sujet des insultes qui ont été adressées à M. Petroff, consul de Russie à Téhéran. Si une réponse satisfaisante n'est pas donnée, à l'expiration de ce délai un corps d'armée russe [illegible] ce sera la première étape [illegible] ville de Kasuran.

—Téhéran, Perse, 20 novembre—Les relations diplomatiques avec la Russie sont rompues. Samsam-el Sultanieh a été chargé par le régent de former un nouveau cabinet.

Tremblement de terre à la Martinique.

Fort de France, Martinique, 20 novembre—Deux violentes secousses sismiques ont été ressenties ici ce matin. On ne signale pas de dommages.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 42 (commencé le 3 octobre 1911)

LE SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

DEUXIÈME PARTIE

AUTOUR DU MYSTERE.

I

Suite.

Sous des dehors d'apparente froideur Georges Anderson cachait une âme ardente, passionnée, volontaire et tenace.

Il était de ces hommes qui ne cèdent pas et qui ne renoncent jamais au but à atteindre, quand ils ont dit : Je veux.

Mais cette fermeté s'alliait chez lui à une grande bonté, à une grande délicatesse d'âme.

Véritable artiste, d'une sensibilité exquise, Georges Anderson était bien, comme il l'avait dit, l'homme qu'il fallait à Valentine. Elle le comprit et, avec une résignation qui lui fut douce, elle résolut de se laisser conduire par lui.

Elle acceptait maintenant avec joie de recommencer sa vie.

Elle n'avait qu'un seul regret : celui de ne pas l'avoir connu plus tôt.

—Pourquoi, lui dit-elle avec tristesse, ne vous ai-je pas rencontré, alors que j'étais jeune fille ! Qu'aurait-il fallu pour cela ? Un hasard heureux. Vous auriez pu venir chez nous, rendre visite à votre vieille cousine....

—Oui, je l'aurais pu, je l'aurais même dû sans doute.... Pourquoi ne l'ai-je pas fait ?

Il haussa les épaules :

"On a une destinée, ma Valentine. Mais, au surplus, à quoi bon ces regrets ? Laissons le passé. Ne nous occupons plus que du présent et de l'avenir. Ils dépendent, eux, entièrement de nous et ils nous sourient ; ils s'annoncent sous les couleurs les plus favorables.

Il le croyait.

Elle le crut aussi.

Ils ne se doutaient pas, hélas ! de ce que cet avenir leur réservait.

Georges cependant s'aperçut bientôt des difficultés que soulèverait le divorce.

Il s'en fut chez un grand avocat, le mit au courant de la situation.

Il était bien évident que Maurice Dormeuil, qui s'était opposé avec une énergie farouche à toute idée de divorce plusieurs années auparavant, au lendemain de sa faute, s'y opposerait maintenant avec plus d'énergie encore.

Il fallait donc obtenir le divorce malgré et contre lui.

Pour cela il était de toute nécessité de se procurer des armes, d'accumuler des preuves de l'indignité et de l'inconduite de l'époux sans éveiller ses soupçons.

Georges Anderson dut s'adresser, pour atteindre ce but, à des gens véreux dont c'est le métier de surprendre les secrets et les fautes d'autrui.

Cette basse et louche besogne ne fut pas sans lui soulever le cœur, sans lui inspirer, comme à Valentine elle-même, une répugnance, un dégoût insurmontables.

Comme d'autre part la plus grande prudence était indispensable, il ne fallait pas songer à aller vite.

Bientôt ils comprirent que des jours nombreux s'écouleraient encore avant qu'ils aient le bonheur de voir luire l'aube de la délivrance.

Ajoutez à cela que pour plus de précautions ils ne se voyaient que très rarement, et en grand mystère, et vous comprendrez l'énervement de ces deux êtres qui maintenant s'aimaient avec une tendresse et une passion que les difficultés que rencontrait leur amour ne faisaient qu'exalter.

Dans l'affolement et l'exaspération que leur causaient cette longue attente et les difficultés du divorce, ils en vinrent à envisager la fuite à l'étranger comme la seule solution possible à une situation intenable.

Ils renoncèrent à la prudence qu'ils s'étaient imposée. De nouveau ils se virent chaque jour, l'après-midi ou le soir, chez miss Ferguson ou chez Georges lui-même, tantôt à son domicile, tantôt dans l'atelier qu'il avait loué.

Et un jour, la nature et la jeunesse, plus fortes que la volonté et que la raison, les jetèrent dans les bras l'un de l'autre....

Ils furent heureux et, sur le moment, ils ne regrettèrent rien.

Mais le lendemain, quel réveil !....

Dans la même nuit, M. Verdurel avait été assassiné !

Valentine n'était pas superstitieuse. Elle crut cependant qu'il y avait là une sorte de châtiment, de justice immanente et qu'elle était punie d'avoir manqué à la parole qu'elle s'était donnée à elle-même de n'appartenir à Georges que lorsque le divorce l'aurait délivrée de son serment.

Elle vécut des heures et des journées d'épouvante et de désespoir.

Elle fut sur le point de chercher dans la mort un refuge aux douleurs dont la fatalité l'abreuvait.

Elle aimait son père, et elle s'accusait presque d'être la cause de sa mort.

Quelle fatalité !

C'est à l'heure même où, dans les bras de Georges elle commettait une faute, qu'elle considérait maintenant comme un crime, que son père, agonisait sous les coups d'un assassin....

Et le secret même de cet amour coupable était à la merci du moindre incident.

Quelle honte pour elle si l'on savait !

Pour elle, et pour sa fille aussi.

C'est en pensant à sa pauvre petite Marguerite, à cette frêle enfant que le grand-père Verdurel adorait, qu'elle trouva le courage de lutter, pour éviter le scandale, dont l'enfant serait éclabousée, si le public venait à savoir où elle était pendant que son père tombait assassiné.

Elle fit un effort surhumain ; elle resta debout : elle sut mentir et garder son secret.

Miss Ferguson lui fut d'ailleurs d'un secours précieux.

Vite elle avertit Georges, prit avec lui les dispositions nécessaires.

Le jeune homme, anéanti par ce coup du sort, se prêta à tout ce qu'on attendait de lui.

Il disparut de la vie de Valentine.

Il renonça non seulement à la voir, mais même à lui écrire.

Quelques jours après, pour ne pas éveiller les soupçons, il partit pour l'Italie où il resta cinq mois.

Lorsque Jean Bernard eut été acquitté, lorsque le silence se fut fait sur le drame mystérieux, il revint à Paris.

Il descendit à l'hôtel Royal où il descendait autrefois, avant de connaître Valentine, et où miss Ferguson venait jadis le voir lorsqu'il traversait Paris.

Il lui envoya un petit bleu, et l'Anglaise vint comme d'habitude.

Nos lecteurs connaissent déjà le début de leur entretien.

Georges Anderson revenait plus amoureux, plus épris que jamais.

Il avait vécu cinq mois, solitaire et silencieux, dans la villa qu'il possédait à Fiesole, sur la colline qui domine Florence.

Pendant ces cinq mois de recueillement, de crainte et d'appréhensions, il n'avait pas pu travailler.

Il n'avait pensé qu'à la chère et douce créature que le sort se plaisait à poursuivre et à accabler.

Quelle étrange fatalité !

L'assassinat du père, l'assassinat de cet homme excellent, qui n'avait jamais fait dans sa vie que du bien, à l'heure même où ils étaient si heureux, où ils croyaient qu'une nouvelle, vie, toute de joie et d'enchantement, commençait pour eux !

Ah ! certes, Valentine, la chère aimée n'était pour rien dans ce crime effroyable. Mais pourrait-elle oublier cette affreuse coïncidence ?

L'amoureux tremblait à la pensée que ce hasard aussi prodigieux que cruel allait peut-être le séparer de celle qu'il aimait, allait peut-être creuser un fossé que rien désormais ne saurait combler.

C'est le cœur déchiré, l'esprit torturé de doutes et d'incertitudes qu'il revenait à Paris.

Car Valentine était tout pour lui.

Il aurait préféré mourir que la perdre.

Il était resté cinq mois sans nouvelles.

En cinq mois pas une seule lettre de l'aimée !

Il n'avait reçu que deux cartes de miss Ferguson, deux cartes insignifiantes et vides.

Sans doute il le fallait.

La sécurité de la jeune femme exigeait ce sacrifice.

Il s'était résigné devant cette